

Quelques éléments de réflexion sur Hégra et sa région à partir du II^e siècle après J.-C.

Laila NEHMÉ¹

Cet article vise à faire le point sur la question relative à la situation politique de la région de Hégra à partir du I^{er} siècle après J.-C., de l'annexion de la Nabatène en 106 après J.-C. au V^e siècle. Il ne s'agit pas tant d'une synthèse que d'une présentation de la documentation connue ou récemment collectée, notamment sur le site de Madā'in Šāliḥ, l'ancienne Hégra, en Arabie Saoudite. Après une présentation de la problématique, qui repose en grande partie sur les analyses de M. Sartre, les données disponibles seront rappelées siècle par siècle avant que ne soit proposée la relecture d'un texte provenant du site de Umm Jadhāyidh, à plus de 100 km au nord-ouest de Hégra, daté de 455/456 après J.-C.

Abstract

This paper deals with the political situation in the region of Hegra, modern Madā'in Šāliḥ in Saudi Arabia, from the annexation of the Nabataean kingdom, in AD 106, down to the 6th century. Various pieces of information as well as recent discoveries, particularly those made at Madā'in Šāliḥ since 2001, are gathered. The reader will find: a summary of the state of knowledge on this issue, based mainly on M. Sartre's analysis, then a presentation of the available data century by century, finally a suggested reinterpretation of an inscription found at Umm Jadhāyidh, about 100 km North-West of Hegra, dated to AD 455/456.

Les éditeurs des actes de la table ronde « Bilan clinique de l'Arabie à la veille de l'Islam » ayant insisté pour que le texte de ma communication soit publié malgré le caractère préliminaire et encore peu abouti de mes recherches sur cette vaste question, les lecteurs trouveront ci-dessous quelques pistes de réflexion nourries des travaux réalisés à Madā'in Šāliḥ depuis 2001.

PROBLÉMATIQUE

La question de la présence romaine, romaine tardive, byzantine et arabe dans le nord-ouest de l'Arabie fait partie de ces sujets peu abordés dans la littérature

1. UMR 8167 « Orient et Méditerranée », CNRS, Ivry sur Seine.

scientifique faute de sources archéologiques ou épigraphiques suffisantes pour garantir des avancées significatives de la recherche. En effet, alors que la partie nord de la province romaine d'Arabie a fait l'objet de nombreuses études reposant souvent sur une documentation collectée sur le terrain (les fouilles et les prospections en Jordanie sont nombreuses et se sont multipliées ces dernières années), la partie sud de la province, c'est-à-dire la région située au sud d'une ligne est-ouest passant par Aqaba, l'ancienne Aila, est restée le parent pauvre de la recherche archéologique en raison de la difficulté, jusqu'à une période récente, d'explorer le territoire de l'Arabie Saoudite. De plus, il faut souligner que cette question a souvent été envisagée du point de vue des frontières: de la frontière sud du royaume nabatéen tout d'abord puis de celle de la province romaine d'Arabie, de la Palestine Salutaire et de la Palestine Troisième. Elle a été l'objet de nombreuses contributions au cours des vingt-cinq dernières années, par M. Sartre, D. Graf, T. Parker, B. Isaac, A. Lewin, P.-L. Gatier et J.-F. Salles, pour ne citer que les principaux². M. Sartre, en 2001, dans son *Alexandre à Zénobie*, expose le schéma habituellement retenu pour cette question³.

Dans un premier temps, au II^e siècle, Rome aurait assuré directement la surveillance du désert jusqu'aux oasis de Dumata⁴ et de Hégra. Des garnisons stationnent dans ces deux villes ainsi que dans des points du désert distants les uns des autres. Nous verrons plus loin ce qui permet de le dire pour Hégra. À Dumata (al-Jawf), à l'extrémité du wādī Sirḥān, il y avait déjà, à l'époque nabatéenne, un stratopédarque, un *rb mšryt*⁵, auquel succède probablement, après 106 après J.-C., un détachement de la III^e légion Cyrénaïque. On le sait par une inscription latine qui est une dédicace pour le salut de deux empereurs non explicitement nommés, pour des dieux arabes, par un centurion de la III^e Cyrénaïque⁶. À cette époque, les postes militaires n'étant pas nombreux dans la steppe que traverse la *Via nova traiana*, la nouvelle route trajane reliant Philadelphie (Amman), Pétra et Aila, le seul moyen de contrôler les mouvements de tribus, selon le schéma dressé par M. Sartre, est de traiter avec leurs chefs et de les associer à la défense de l'Empire. C'est dans ce contexte qu'est interprétée l'inscription bilingue du temple de Rawāfa, qui offre un témoignage du culte impérial par une unité auxiliaire de l'armée romaine recrutée chez les Thamoudéens, selon la réinterprétation, à laquelle nous souscrivons, de l'*ethnos* et du *šrkt* de la bilingue gréco-nabatéenne du temple de Rawāfa par M. Macdonald⁷. Ces alliances ont été efficaces aussi longtemps que la situation politique a été stable.

À la fin du III^e siècle, sous Dioclétien, plusieurs provinces orientales connaissent des remaniements⁸. Entre 295 et 307, le sud de la province d'Arabie, au sud du wādī al-Ḥasā, est rattaché à celle de Palestine. En 358, cette province de Palestine est à son tour divisée en trois ensembles. La partie sud, qui faisait anciennement partie de l'Arabie, devient la province de Palestine Salutaire, avec Pétra pour capitale. Elle

2. La bibliographie n'a pas été collectée de manière exhaustive ici car on la trouve de manière commode d'une part dans Sartre (2001), p. 1044-1049 et d'autre part dans Lewin (2007b), p. 258-262.

3. Sartre (2001), p. 984-990.

4. Pour Dumata, voir la bibliographie dans Sartre (2001), p. 985, n. 142.

5. Savignac, Starcky (1957).

6. Texte et bibliographie dans Bowersock (1983), p. 98 et n. 26. G. Bowersock date ce texte soit de Marc-Aurèle et Lucius Verus, soit de Septime Sévère et Caracalla.

7. Macdonald (1995), p. 98-100.

8. Sartre (1982b), p. 72-73 et carte n° 4.

devient plus tard, mais avant 409, la Palestine Troisième. Enfin, après 451, la limite septentrionale de la Palestine III^e est repoussée plus au nord, jusqu'aux environs du wādī Mujīb. Parallèlement à cette réforme administrative, les postes de défense les plus avancés seraient abandonnés tandis que la ligne défensive installée à la limite de la steppe serait renforcée⁹. Dans ce contexte, il est vraisemblable que les postes lointains, tels Hégra et Dumata, sont abandonnés par les unités romaines. Est-ce que cela signifie pour autant une perte de souveraineté de Rome sur ces régions ? Pas nécessairement puisque la garde des régions désertiques, ce que I. Shahid appelle le “outer shield”, le “bouclier extérieur”, est désormais confiée aux tribus arabes alliées¹⁰. Cette question n'est pas sans importance pour Hégra car elle détermine le statut du site entre le IV^e siècle et la conquête arabe. Malheureusement, nos sources pour cette époque sont extrêmement pauvres.

La *Notitia Dignitatum*, qui offre une image des unités romaines en poste aux alentours de 400, montre clairement¹¹ qu'il y a deux zones militaires principales, toutes les deux à la limite du désert. La ligne de forts repérés à l'est de la *Via nova traiana*, route fortifiée qui passe à travers le Ḥimā jusqu'au port d'Aila, continue vers le sud jusqu'à la limite sud du plateau édomite. Plus au sud, en revanche, le dispositif se limite à la *Via nova* elle-même. D'autres unités se trouvent dans le Neguev ou dans le sud de la Palestine mais pas au-delà d'une ligne qui relie Gaza à l'extrémité méridionale de la mer Morte. Ce qu'il faut retenir, c'est que la *Notitia* ne mentionne aucune garnison au sud d'Aila, qui est donc considérée comme la dernière place forte tenue par des unités romaines. De plus, la province de Palestine III^e est celle qui, dans la *Notitia*, a le plus de troupes auxiliaires, ailes et cohortes, ainsi que des vexillations de cavalerie indigène, dont certaines recrutées chez les Arabes¹². La question est donc de savoir quel était le rayon d'action de ces unités, notamment si elles avaient la capacité, pour faire face à d'éventuels raids affectant la zone entre Aila et Hégra, d'envoyer des troupes qui ne pouvaient pas mettre moins de dix jours pour relier ces deux centres, à 420 km de distance à vol d'oiseau l'un de l'autre.

On peut légitimement se demander qui, à partir du III^e ou du IV^e siècle, occupe ce vaste territoire désertique, simplement ponctué de quelques palmeraies autour desquelles se sont développées des villes. Il ne s'agit en effet plus de savoir comment s'organisent la frontière et la défense de la province de Palestine mais de déterminer quels Arabes peuplent le nord-ouest de l'Arabie. Nous allons donc nous attacher d'une part à récapituler les éléments fournis par le site de Madā'in Šālīḥ et d'autre part à présenter un texte dont la relecture jette un éclairage ponctuel sur les occupants de cette région.

9. Sartre (1982a), p. 85-87 ; (2001), p. 988 : « la *strata Diocletiana* entre l'Euphrate, Palmyre, Damas et le Ḥaurān oriental, la ligne de forts et de camps que l'on a relevée entre l'oasis d'Azraq et Aila ainsi que dans le nord du Sinaï, le transfert de la X^e légion *Fretensis* à Aila et l'installation de la IV^e *Martia* à Lejjūn (Moab) participent à cet effort de mise en état de défense rapprochée des zones non désertiques des provinces syriennes [...]. De même, une route de pénétration vers le Jawf faisait l'objet de soins attentifs. » Voir aussi Parker (2000).

10. Pour une réévaluation du rôle des tribus arabes dans le dispositif de défense de Rome, de la Perse et de Ḥimyar, voir Robin (à paraître).

11. D'après l'analyse de Parker (1989), p. 360 et cartes p. 371-372.

12. *Equites Saraceni Thamudeni* ou *cohors secunda Ituraeorum* mais d'après M. Sartre ([2001], p. 988), la plupart des *equites sagittarii indigenae*, des *equites promoti indigenae* et des *dromedarii* ont également de bonnes chances d'être arabes.

MADĀ'IN ṢĀLIḤ, L'ANCIENNE HÉGRA

L'ancienne Hégra, dans le Ḥijāz saoudien, se trouve à 320 km à vol d'oiseau au nord-ouest de Médine. C'est le site nabatéen le plus important au sud de Pétra et c'est également, sans doute, la dernière ville qui ait été entièrement contrôlée, à une certaine époque, par le pouvoir nabatéen. Au-delà, sans que l'on puisse nécessairement parler de frontière au sens moderne du terme, s'ouvre une zone dans laquelle un éventuel contrôle nabatéen s'exerçait plus vraisemblablement le long d'un réseau plus ou moins dense de voies de communication que par l'intermédiaire de villes proprement dites. Hégra constitue également le point le plus méridional connu de l'expansion romaine dans la partie continentale de la péninsule Arabique¹³. Le site et la région qui s'étend jusqu'à Aqaba ont fait partie de la province romaine d'Arabie dès sa création ou presque, en 106 après J.-C. Cette date constitue donc tout naturellement le point de départ des quelques éléments de réflexion présentés dans ces pages.

Un mot tout d'abord sur les noms du site en arabe, car ils ont parfois été considérés comme reflétant sa forme à certaines époques de son existence. Actuellement, il est connu, surtout en Occident, sous le nom de Madā'in ṢāliḤ, toponyme dont l'étymologie, "les villes de ṢāliḤ", ne fait aucun doute. Sauf erreur, ce nom apparaît, dans les sources ottomanes, au XVIII^e siècle seulement¹⁴. Il fait suite à un autre nom, Qerāyā ṢāliḤ, les "villages de ṢāliḤ", qui apparaît quant à lui, également dans les sources ottomanes, dès le XVII^e siècle¹⁵. Différents savants, de A. Jaussen et R. Savignac à F. V. Winnett et W. L. Reed, rapportent que le nom de Madā'in ṢāliḤ s'explique par la tradition arabe selon laquelle il y avait à l'origine, dans la région, sept agglomérations, villages ou hameaux, les fameuses "villes de ṢāliḤ"¹⁶. Cette tradition a un rapport direct avec l'épisode de la chamelle miraculeuse que le prophète ṢāliḤ aurait envoyée aux habitants de la région pour les convaincre de se convertir au culte du dieu unique. Il est dit en effet que tout le jour, cette chamelle allait paître à Shaqq al-'Ajūz, passant par le défilé appelé Mabrak an-Nāqa¹⁷. Le soir, elle rentrait boire au puits de Madā'in ṢāliḤ et faisait ensuite *le tour des sept villes*, donnant du lait à tous les habitants. Dans d'autres versions de cet épisode, toujours rapportées par A. Jaussen et R. Savignac¹⁸, la chamelle ne fait pas le tour des sept "villes" mais celui des "maisons (*manāzil*) de la cité"¹⁹, ou encore, ce sont

13. Pour un inventaire des inscriptions grecques et latines de la péninsule Arabique, voir Beaucamp, Robin (1981), p. 57-61. Il faut y ajouter les inscriptions découvertes récemment. L'inscription la plus méridionale, latine, a été découverte sur les Îles Farasān: Villeneuve (2004).

14. Chez Meḥmed Edīb, mort en 1801 (Meḥmed Edīb, *Nehḡet al-menāzil*. Constantinople, 1817). Il donne aussi le nom de 'Adāl, pour lequel nous n'avons pas d'explication.

15. Ḥajji Ḥalīfa (1609-1658): I. *Ġihān numa'*: Constantinople, 1145 H (1732-1733 après J.-C.); II. *Musawwadat ḡihān numa'*, MS, Codex Vindobonensis, n° 1282 (Mxt. 389), National-Bibliothek, Vienne. Voir aussi Katīb Ćelebi/M. Norberg, *Geographia Orientalis. Ex Turcico in Latinum versa = Ġihān Numá*, Osnabrück, 1818. Sur Meḥmed Edīb et Ḥajji Ḥalīfa, non consultés dans l'édition originale, voir Musil (1926), p. 301.

16. Jaussen, Savignac (1909-1914), vol. 1, p. 131; Winnett, Reed (1970), p. 44.

17. Shaqq al-'Ajūz doit donc se trouver au nord de Mabrak an-Nāqa.

18. Jaussen, Savignac (1909-1914), vol. 1, p. 106, n. 4. Elles figurent dans la version latine du Coran réalisée en 1698 par L. Maraccio sous le titre *Alcorani textus universus et refutatio*, II, p. 283.

19. Attribuée à Ismā'īl Ibn 'Alī et citée par Jaussen et Savignac.

les habitants qui viennent à elle pour prendre son lait²⁰. D'après les savants dominicains, les traces d'anciennes habitations qu'ils ont relevées en différents points du site confirmeraient cette idée d'une multiplicité de "villes". Il semble cependant, d'après les observations réalisées en prospection par les membres de la Mission archéologique de Madā'in Šāliḥ, que ces traces d'anciennes habitations correspondent en réalité à des installations agricoles disséminées dans la plaine et non à des hameaux, encore moins à des "villes". D'ailleurs, on voit bien que ce qui importe dans la tradition, ce n'est pas l'existence de sept villes ou villages mais bien le fait que la chamelle donne son lait aux habitants du lieu. La description de celui-ci est secondaire et le fait que les termes par lesquels il est désigné varient n'est pas significatif. Il est probable que le fait que ce soit *Madā'in Šāliḥ* qui ait survécu et non *qurā* ou même *manāzil*, n'est pas le point le plus pertinent et il ne faut donc pas en tirer de conclusions sur la nature de l'occupation du site. Il n'y avait sans doute pas, anciennement, sept villes ; il devait y avoir, en revanche, en plus d'une agglomération centrale entourée d'un rempart désormais bien identifié, un habitat dispersé dans la plaine, disposé autour de puits et associé à des champs irrigués.

Nous ne reprendrons pas, ici, l'ensemble des sources grecques et latines dans lesquelles il est question de *Egra* (en grec) ou de *Haegra* (en latin), car elles ont déjà été présentées ailleurs²¹. Nous donnerons seulement une précision relative à l'identification d'un site mentionné par Strabon (*Géographie*, XVI, 4, 24) sous la forme *Egra kômè*, le "village" de *Egra*, dont Strabon nous dit qu'il appartenait au territoire du roi nabatéen Obodas. Ce village est décrit comme étant l'une des étapes, située en territoire nabatéen et au bord de la mer (Rouge), par lesquelles le procureur romain d'Égypte *Ælius Gallus* serait passé au retour de son expédition en Arabie du Sud en 25 avant J.-C., au début du règne d'Obodas III (30-9 avant J.-C.). Dans la mesure où ce site est au bord de la mer, il ne s'agit probablement pas de Madā'in Šāliḥ/Hégra, qui se trouve à environ 160 km à l'intérieur des terres à vol d'oiseau. Ce site de *Egra kômè* a été récemment identifié par A. al-Ghabban avec un cap situé à une quarantaine de kilomètres au sud de la ville d'al-Wajh²². Il porte localement le nom de Ra's Kurkuma, ou encore, sur une carte canadienne de l'Arabie, Ra's Karikumā²³. Ce site est documenté au Musée National de Riyad sous le nom de Akra Komi, où quelques vitrines présentent des objets provenant d'un édifice où ont été réalisés quelques sondages, notamment un chapiteau nabatéen et des éléments de sculptures en bronze. En réalité, les objets présentés dans les vitrines du musée ne proviennent pas de Ra's Kurkuma, qui désigne effectivement le cap où se trouve actuellement, au lieu-dit al-Muraysī, un poste frontière maritime de l'armée saoudienne et où A. al-Ghabban avait noté la présence, il y a une dizaine d'années, de vestiges de murs probablement recouverts, depuis lors, par les sédiments. Ils proviennent d'un site qui se trouve à 16 km au nord-est du cap et à 6 km de la mer, sur le rebord d'un plateau désertique situé au débouché du wādī al-Ḥamḍ, au lieu-dit al-Quṣayr. Le site antique, qui domine une palmeraie actuellement exploitée, est composé d'un temple et d'un puits. Le temple, d'environ 10 x 13 m, a été pillé et de nombreux blocs ont été réutilisés comme pierres tombales dans le cimetière d'époque islamique qui

20. Attribuée à un certain Zamakhsharī, *ibidem*.

21. Nehmé, Arnoux, Bessac *et al.* (2006), p. 43.

22. (al-)Ghabban (1993).

23. *International Travel Maps, Saudi Arabia*, 1 : 1 750 000. Ce site a été visité en 2005 par les membres de l'équipe Madā'in Šāliḥ.

s'étend tout autour. L'identification de Ra's Kurkuma avec *Egra kômè* n'est pas certaine mais c'est une hypothèse qui mérite que l'on s'y attarde. On peut en effet reconnaître *Egra kômè* derrière Akra Komi, le *g* et le *k* pouvant être confondus. Il est en revanche plus difficile de passer de Karakômi à Akra Komi et la façon dont le toponyme serait passé de l'un à l'autre n'est pas claire. Il n'en reste pas moins qu'il y avait, à al-Quşayr, un temple probablement nabatéen associé à une petite oasis.

UN ROI MALICHOS III À HÉGRA ?

Le point de départ de notre exposé étant le début du II^e siècle après J.-C., il convient tout d'abord de rappeler brièvement les données concernant l'existence possible d'un roi nabatéen après l'annexion de la Nabatène par le légat de Syrie Cornelius Palma en 106 après J.-C.²⁴. En effet, bien qu'il n'y ait plus aucun doute, malgré des débats encore récents²⁵, sur le fait que le site, ses environs immédiats et toute la partie nord du Hījāz ont été intégrés à la province romaine d'Arabie, il est possible qu'un roi Malichos se soit maintenu durant tout ou partie de l'année 107 (soit un an tout au plus après le dernier roi nabatéen, Rabbel II), sur une portion probablement réduite du royaume, voire même seulement à Hégra. Nous avons déjà brièvement fait allusion²⁶ à la possibilité d'un tel maintien, dont l'hypothèse a été émise en 1903 par R. Dussaud²⁷ puis écartée²⁸ ou, au contraire, considérée comme probable²⁹. Trois sources sont concernées par le problème : l'inscription nabatéenne JSNab 39, le Papyrus 2 de Naḥal Ḥever³⁰ et le chapitre 19 du *Périple de la mer Érythrée*, dans le passage relatif à Leukè Kômè, où stationnaient un centurion, un détachement de soldats et un collecteur de taxes prélevant des droits de douane de 25 % sur toutes les marchandises qui transitaient par ce port.

Dans l'extrait du *Périple* qui nous intéresse, il est précisé que le roi nabatéen qui règne alors à Pétra se nomme Malichos. Or, jusqu'à la fixation de la date du *Périple* au I^{er} siècle, ce roi aurait pu être considéré comme étant un hypothétique

24. Un sesterce de Trajan commémorant la création de la province d'Arabie a été ramassé sur le site de Madā'in Šāliḥ. Voir C. Augé dans Nehmé (2004), p. 676.

25. P.-L. Gatier et J.-F. Salles ([1988], p. 185) ont tout à fait raison de dire que la construction de D. Graf (1988a), qui remettait en question cette intégration, « s'efforce de minimiser tous les témoignages épigraphiques, fait du Hedjaz du Nord un territoire qui a toutes les caractéristiques d'un fragment de l'empire, mais qui, bizarrement, est hors de l'empire romain ». De même, A. Lewin ([1994], p. 110-116) est convaincant dans son démontage des parallèles utilisés par D. Graf à l'appui de sa démonstration que le territoire de Madā'in Šāliḥ échappait à l'emprise directe de Rome. Plus récemment Hackl, Jenni, Schneider ([2003], p. 55-56) doutent encore que le Hījāz ait jamais été sous le contrôle de Rome.

26. Nehmé, Arnoux, Bessac *et al.* (2006), p. 93 et 95 et n. 158, p. 123.

27. Dussaud, Macler (1903), p. 72-73.

28. Milik (1958), p. 233 ; Sartre (2001), p. 525 ; Bowersock (1983), p. 70, n. 37.

29. Wenning (1993a), p. 97-98 ; *ibidem* (1993b), p. 37-38. Quant à J. Eadie ([1985], p. 412-415), il faut exclure de ses arguments en faveur de l'existence éphémère d'un Malichos III l'inscription RÉS 1434. En effet, la lecture du début de la ligne 10 de ce texte, qui contiendrait la mention d'au moins deux fils de Rabbel II (l'un d'eux s'appelant Malichos : [hyy — m]lk[w] bn[y] rb'l) peut être restituée de multiples manières car la pierre est très abîmée à cet endroit. Ainsi, J. Milik, en se fondant sur l'inscription de wādī Ram Savignac (1933), n° 1 p. 407-411, propose d'y restituer les noms de hrtt et de šqylt : [hyy hrtt wš]qylt bny rb'l.

30. Yadin (1963), p. 230-231 = Yardeni (2000), p. 89-91.

Malichos III, mais il est désormais certain qu'il s'agit de Malichos II³¹. Le *Périple* n'est donc plus une source pertinente pour cette question.

Le Papyrus 2 de Naḥal Ḥever est un contrat de vente daté de l'an 28 du règne de Rabbel II, soit 99 après J.-C. Il mentionne un seul fils de Rabbel, un certain Obodas, qui aurait été Obodas IV s'il avait pu succéder à son père. Le texte ne mentionne aucun autre fils de Rabbel alors qu'il est plutôt proluxe sur les membres de la famille royale à cette époque. On peut toutefois émettre l'hypothèse que le Malichos dont il est question n'était pas né en 99, mais il n'aurait alors eu que 7 ans en 106. Il est également possible que l'auteur du texte n'ait mentionné que le prince héritier en titre, qui aurait disparu ensuite pour une raison que nous ignorons.

Quant à JSNab 39, c'est une inscription nabatéenne gravée au-dessus d'une niche à bétyle dans le défilé du Dīwān à Hégra. C'est la dédicace d'un bétyle consacré, en l'an un d'un roi Malichos, à *'r' dy bbšr' 'lh rb'l*, c'est-à-dire « 'A'rā qui est à Bošra dieu de Rabbel ». Ce texte a été daté par J. T. Milik du règne de Malichos I, donc de l'an 58 avant J.-C.³². A. Jaussen et R. Savignac suggèrent de leur côté, dans le commentaire du texte, de le dater de l'an 1 d'un Malichos III, hypothétique successeur de Rabbel II. Dans ce texte, il y a un problème à résoudre qui est dû beaucoup plus à l'usage de l'expression *'lh rb'l* qu'à celui de la forme archaïque du *'* final dans plusieurs mots. Cette forme, utilisée par certains comme un argument paléographique en faveur d'une datation haute, s'explique en réalité aisément par le soin apporté à la gravure du texte. En revanche, si le Rabbel mentionné dans JSNab 39 est le roi Rabbel II, le texte ne peut pas être antérieur à 70 après J.-C., date à laquelle ce roi accède au trône, et il est alors nécessairement daté de l'an 1 d'un Malichos qui aurait régné après lui. Il faut souligner que le titre de Malichos dans JSNab 39 est simplement *mlk'*, “le roi” et non *mlk nbṭw*, “le roi des Nabatéens”, qui est le titre habituel de Malichos II dans toutes les inscriptions nabatéennes datées de son règne. Si, en revanche, le Rabbel mentionné dans JSNab 39 est un Rabbel antérieur à Rabbel II, il n'y a alors pas de problème et l'an 1 de Malichos peut renvoyer soit à Malichos I, en 58 avant J.-C. soit, plus vraisemblablement, à Malichos II, en 41 après J.-C. Les rois qui portent le nom de Rabbel avant 70 après J.-C. ne sont pas nombreux. Il y en a au moins trois qui sont mentionnés dans les sources littéraires et épigraphiques :

- 1/ le Rabbel des papyri de Zénon, au milieu du III^e siècle avant J.-C. ;
- 2/ le Rabbel qui est dit vainqueur d'Antigone le Macédonien à la bataille de Mōthō, mentionné dans les *Arabica* d'Uranios reprises par Étienne de Byzance³³ ;
- 3/ le Rabbel de l'inscription CIS ii 349, qui signale la statue d'un roi Rabbel restaurée en l'an 18 d'Arétas III, c'est-à-dire en 67 avant J.-C.

Le principal problème est le suivant : si l'on identifie le Rabbel de ce texte avec un Rabbel antérieur à Rabbel II, c'est tout le rôle supposé de Rabbel II dans les investissements nabatéens dans le Ḥawrān syrien et à Bošra en particulier qu'il convient de réexaminer. En effet, on a toujours considéré que l'expression “dieu de

31. Sur la date du *Périple*, voir Robin (1991) et (1997).

32. Milik (2003), p. 270.

33. « Mōthō : village d'Arabie où mourut Antigone le Macédonien, par Rabbel roi des Arabes. » Nous avons déjà expliqué ailleurs qu'il y a plusieurs manières d'interpréter ce texte, qui présente nécessairement une erreur (voir Nehmé [à paraître a]) mais que nous privilégions l'hypothèse émise par G. Bowersock ([1971], p. 226 et [1983], p. 24) selon laquelle les événements auxquels fait référence Ouranios ne sont pas ceux de 85 avant J.-C., où est mort le roi séleucide Antiochos XII, mais ceux de 312 et du conflit entre les Nabatéens et Antigone. L'erreur d'Uranios serait simplement d'avoir considéré qu'Antigone est mort à ce moment-là alors qu'il est mort à la bataille d'Ipsos en 301.

Rabbel” dans certaines inscriptions du Ḥawrān faisait référence à Rabbel II et non à un roi antérieur. Or JSNab 39 est bien une dédicace faite pour ’A’rā *qui est à Boşra* dieu de Rabbel, et il ne fait aucun doute que c’est le dieu A’rā qui est à Boşra. Cette formule est l’exact équivalent de celle que l’on trouve dans l’inscription d’un autel qui proviendrait de Tell Ma’āz dans le Ḥawrān et qui est dédié à « Dūšarā A’rā dieu de notre seigneur, qui est à Boşra, en l’an 23 de Rabbel le roi, roi de Nabatène » (RÉS 83). Il est probable que, dans ce texte, c’est également le *dieu* qui est à Boşra, et non le roi, malgré l’ambiguïté de la formule puisque la mention “qui est à Boşra” est à la fin et peut théoriquement s’appliquer à l’un ou à l’autre. La seule incertitude tient finalement à l’identité du “seigneur” mentionné dans l’inscription de Tell Ma’āz. S’agit-il du roi d’après lequel le texte est daté ou d’un roi antérieur, ce que rien n’interdit *a priori*? D’autres textes, provenant des alentours de Boşra, dont certains sont datés de Rabbel II, établissent cette fois un lien entre une divinité et Rabbel II. On a par exemple « Dūšarā dieu de Rabbel » dans une inscription conservée au musée de Suwaydā³⁴ ou encore « Dūšarā dieu de notre maître » dans une inscription de Kharāyib³⁵, où l’on suppose de nouveau qu’il s’agit de Rabbel II car le texte est daté de ce roi. Ces textes ont tout naturellement conduit à considérer que Rabbel II a exercé une influence plus grande en Syrie du Sud qu’ailleurs, dans la mesure où aucun autre roi nabatéen n’est autant associé à des divinités vénérées dans des sanctuaires de la région. C’est d’ailleurs ce que montre également la cartographie de toutes les inscriptions nabatéennes datées connues à ce jour dans le Ḥawrān syro-jordanien³⁶. En conclusion, nous avons donc tendance à considérer que l’existence d’un personnage qui se fait appeler simplement “le roi Malichos”, en 106/107 après J.-C., à Hégra est tout à fait possible et ne relève certainement pas du mythe. Les conséquences de ce maintien ont dû être relativement faibles car il ne fait pas de doute qu’il a duré très peu de temps.

LE II^e SIÈCLE

Le royaume nabatéen est donc entièrement annexé, en 107 après J.-C. au plus tard, et la province romaine d’Arabie, qui lui succède sur les territoires qu’il contrôlait, a sans doute les mêmes frontières. Que trouve-t-on donc précisément à Hégra au II^e siècle après J.-C. ?

1/ Une inscription au moins utilise l’ère de l’éparchie, c’est-à-dire l’ère de la province. Il s’agit d’une simple signature gravée à l’intérieur d’une chambre rupestre, datée de l’an 20 de l’éparchie, soit 125/126 après J.-C.³⁷

2/ Une inscription grecque et une autre latine mentionnent des éléments de la III^e légion Cyrénaïque. La première a été découverte dans les années 1960 dans un puits de Hégra. Elle mentionne un peintre (*zôgraphos*) de cette légion³⁸. La seconde, latine, a été mise au jour en 2003 au cours des fouilles réalisées dans la zone résiden-

34. Milik (1958), n° 2, p. 231-235, pl. XXb.

35. Starcky (1985), p. 180-181.

36. Voir Nehmé (à paraître b), carte n° 5.

37. JSNab 159, relue dans Dentzer, Kermorvant, Nehmé *et al.* (2002), p. 66 et pl. 9.6. Ailleurs qu’à Hégra, il faut mentionner l’existence de trois inscriptions nabatéennes datées de l’ère de la province d’Arabie, provenant de Umm Jadhāyidh : ThNUJ 12, ThNUJ 90 ainsi qu’un texte inédit, UJadh 454.

38. Bibliographie dans Bowersock (1983), p. 96, n. 19. Voir aussi (al-)Talhi, (al-)Daire (2005), p. 210, n. 20.

tielle par D. al-Talhi et publiée en 2005. Il s’agit d’un texte de dix lignes, bien conservé dans l’ensemble, daté de l’intervalle compris entre 175 et 177³⁹. C’est la première fois qu’un texte de la région est rédigé en latin, la langue officielle de l’armée romaine. Il y est fait état, probablement, de la réfection d’un tronçon du rempart de la ville, qui serait désigné par le terme *vallum*⁴⁰. Cette réfection est réalisée aux frais de la *civitas* de Hégra, sous l’autorité de deux centurions de la III^e légion Cyrénaïque. Le maître d’ouvrage est qualifié de “premier de la cité”, *primus civitatis*, et il porte un nom bien nabatéen, ‘Amrū fils de Ḥayyān⁴¹. Le gouverneur d’Arabie à cette date est un inconnu qui s’appelle Julius Firmanus. Plusieurs éléments sont à retenir dans ce texte : 1/ il y avait effectivement un détachement de la III^e légion Cyrénaïque stationné à Hégra entre 175 et 177 ; 2/ si la structure restaurée est bien le rempart de la ville, des centurions de cette légion étaient impliqués dans la construction d’un monument qui concernait à la fois l’armée et la “communauté de Hégra” ; 3/ que cette communauté de Hégra a payé pour la réfection du rempart et que celui-ci était donc encore important dans le dernier quart du II^e siècle ; 4/ qu’il y avait à Hégra, en 175 après J.-C., un chef de communauté, un *primus civitatis*, dont le titre rappelle celui de *ryš hgr*, le “chef de Hégra” de l’inscription nabatéenne datée de 356 après J.-C., sur laquelle nous reviendrons.



Fig. 1 – Graffito latin de Qubūr al-Jundī (photo L. Nehmé).

39. (al-)Talhi, (al-)Daire (2005). Les titres de l’empereur ne laissent aucun doute : il s’agit de Marc-Aurèle, qui a pris le titre de vainqueur des Sarmates après 175, ce qui fournit au texte un *terminus post quem*, le *terminus ante quem* étant donné par la date de sa mort, en 180. Les auteurs attirent l’attention sur le fait qu’il est antérieur à mi-177 car à partir de cette date, Marc-Aurèle a associé au pouvoir son fils Commode et on s’attend alors à ce que ce dernier soit mentionné dans les textes épigraphiques (voir p. 208-209).

40. Les doutes pesant sur la lecture de ce terme ont été presque entièrement levés grâce à un récent réexamen de la pierre par F. Villeneuve.

41. *Amro Haianis*. Sur le titre *primus civitatis*, voir Lewin (2007a), p. 248-249.

3/ On trouve aussi, même si elles ne sont pas datées, des inscriptions grecques qui font référence à la présence de détachements romains, un de l'*ala Getulorum*⁴² et un autre d'une *ala dromedariorum*, une escouade de méharistes, qui appartiennent peut-être à la même unité⁴³. Il s'agit d'une vingtaine de graffiti, la plupart connus depuis longtemps⁴⁴, auxquels s'ajoutent quelques inédits dont l'étude a été confiée à M. Sartre, ainsi qu'un petit graffito en latin qui avait été lu *Benefic(iarius) Titus* par tous les éditeurs mais qui a été correctement relu par D. Graf en *Bene sit Titus*⁴⁵, comme la photographie que nous avons prise récemment le confirme (fig. 1). Dans ses *Trois études*, M. Sartre rappelle que H. Seyrig est le premier à avoir reconnu que ces soldats n'étaient pas des vétérans rentrant au pays mais des soldats romains en garnison dans ce poste éloigné⁴⁶. La présence parmi eux d'un homme originaire de Şalkhad (un site qui se trouve à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Boşra, en Syrie du Sud), dont les fonctions ne sont toutefois pas précisées, montre qu'il ne s'agit pas de personnes originaires de Hégra qui seraient revenues chez elles. Nous rappelons enfin pour mémoire l'existence d'un autel votif de Tomis, en Mésie inférieure, sur la mer Noire, qui est dédié par un préfet de l'aile des Gétules stationné en Arabie, sans que son lieu de garnison ne soit précisé⁴⁷.

Les graffiti évoqués ci-dessus sont regroupés sur deux sites, l'un au sud du Jabal Ithlib, non loin de l'agglomération de Hégra (fig. 2), tandis que l'autre se trouve 7 km plus au sud, à Qubūr al-Jundī. Il est intéressant de relever, et H. Seyrig l'avait déjà fait⁴⁸, que les inscriptions des soldats appartenant à ces deux détachements ne sont pas mélangées. Celles des Gétules se trouvent vers le Jabal Ithlib et celles des Dromadaires se trouvent à Qubūr al-Jundī. Cela tendrait à montrer qu'il s'agit de deux corps autonomes, à moins qu'ils ne se soient succédé, avec changement du lieu affecté au poste de garde, ce qui est également possible⁴⁹.

Il faut peut-être ajouter à ces deux postes de garde un troisième, qui aurait été placé non loin du défilé de Mabrak an-Nāqa, à une douzaine de kilomètres au nord de Hégra, qui se trouve certainement sur une voie de communication nord-sud et par lequel passera la nouvelle route reliant al-'Ulā à Tabūk, en cours d'achèvement⁵⁰. Du sommet de la colline où se trouve le défilé, on a une vue imprenable sur l'ensemble de la plaine où s'étend le site de Hégra. Le long de la falaise orientale du défilé ont été repérés de très nombreux graffites, en plusieurs langues et écritures, dont au moins huit en grec⁵¹. Cependant, aucun des personnages qui a laissé sa signature ne signale son appartenance à une unité militaire. Il est donc possible qu'il s'agisse d'un simple lieu de pas-

42. D'après M. Sartre, l'*ala getulorum* serait venue de Palestine pour participer à l'occupation de l'Arabie et envoyée en garnison dans l'extrême sud de la province (Sartre [1982b], p. 33).

43. Suggestion de Sartre (1982a), p. 79-80.

44. Listes dans Seyrig (1941) puis Speidel (1977), p. 703-705 ; Beaucamp, Robin (1981), p. 59-60 ; Sartre (1982a), p. 30-33 ; Graf (1988a), p. 192-203. Ces listes devront être mises à jour avec les nouvelles découvertes.

45. Graf (1988a), p. 195-196.

46. Sartre (1982b), p. 33. Il fait également remarquer que le mot vétéran ne se trouve dans aucun de ces textes.

47. *Ibidem*.

48. Seyrig (1941), p. 220.

49. Comme le fait remarquer M. Sartre ([1982b], p. 34).

50. Comme le dit C. Doughty ([2002], p. 460), il n'y a pas d'autre route « venant de la plaine d'Héjr, qui permette aux chameaux chargés d'accéder aux plateaux plus haut ».

51. À notre connaissance, la liste la plus complète des textes du défilé de Mabrak an-Nāqa figure dans Beaucamp et Robin (1981), p. 60, n. 78 (entre autres, Doughty [1884], pl. XVIII-XIX ; Doughty [2002], p. 460-461 ; Jaussen, Savignac [1909-1914], vol. 1, p. 103-105 et vol. II, p. 649-650, n° 18). Voir aussi Bowsher (1986), p. 27.

sage. Il faut toutefois souligner que l'étude systématique des textes gravés sur ces parois rocheuses reste à faire.

La même question, portant sur le caractère plus ou moins permanent d'une installation, peut se poser à propos de l'extraordinaire site de Umm Jadhāyidh, qui se trouve à peu près à mi-chemin entre al-'Ulā et Tabūk, à l'ouest du Darb al-Ḥajj, et qui a fait l'objet de plusieurs explorations depuis le début des années 2000⁵². Ce site a livré près de cinq cents inscriptions nabatéennes ainsi qu'un nombre encore indéterminé de textes minéens, thamoudéens et onze textes grecs. L'étude de ces derniers a été confiée à F. Villeneuve mais il semble qu'il s'agisse de signatures dont les auteurs ne disent pas qu'ils appartiennent à des unités auxiliaires⁵³.

Il faut bien sûr garder à l'esprit les réserves émises par M. Sartre à propos des postes qui abritent des garnisons permanentes et ceux qui constituent seulement des relais pour les patrouilles⁵⁴. À ce propos, nous voudrions attirer l'attention sur le fait que les graffiti du Jabal Ithlib et de Qubūr al-Jundī se trouvent certes le long d'un axe de communication nord-sud mais la distance entre les deux groupes, 7 km, n'est pas de celles que l'on franchit en une étape car il ne faut guère plus d'une heure pour parcourir cette distance. Bien sûr, comme nous l'avons rappelé plus haut, ces deux

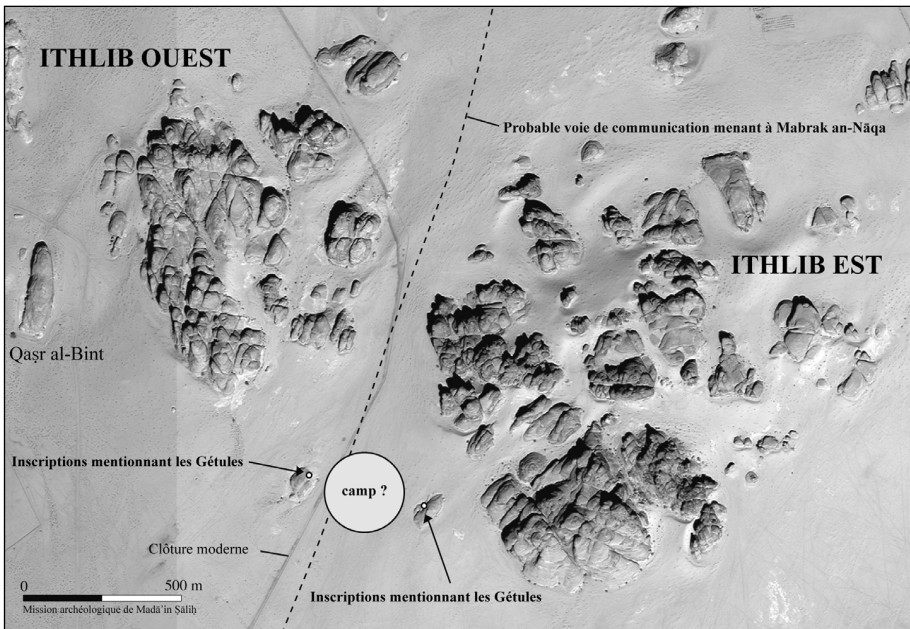


Fig. 2 – *Emplacement des inscriptions laissées par des soldats de l'aile des Gétules au sud du Jabal Ithlib.*

52. (al-)Theeb (2002). Ce site a également été exploré lors d'une prospection réalisée en 2004 sous la direction de A. al-Ghabban, à laquelle nous avons participé. Ces textes sont en voie de publication.

53. F. Villeneuve, communication orale.

54. Sartre (2001), p. 630.

postes de garde ne sont pas nécessairement contemporains. Aucun des graffiti n'est daté mais d'après la paléographie et l'onomastique, ils ne seraient pas postérieurs au II^e siècle⁵⁵.

Enfin, nous voudrions faire une remarque sur la localisation des graffiti de l'aile des Gétules. Ils sont gravés au sud du Jabal Ithlib, sur les parois se faisant face de deux rochers qui se trouvent de part et d'autre de la clôture qui entoure le site (fig. 2). Cette disposition a peu de chance d'être fortuite et permet d'envisager l'existence, précisément entre ces deux rochers, d'un lieu de garnison dont la nature, provisoire ou permanente, est difficile à déterminer, le long de ce qui était peut-être une voie de communication passant par le col entre les deux massifs d'Ithlib et rejoignant ensuite Mabrak an-Nāqa⁵⁶.

LE III^e SIÈCLE

De quels indices archéologiques ou épigraphiques disposons-nous pour l'occupation du site après le II^e siècle ? Tout d'abord, et nous l'avons déjà dit ailleurs⁵⁷, il faut revisiter l'interprétation archéologique de l'inscription JSNab 17, une inscription écrite en caractères nabatéens mais partiellement en langue arabe, datée de 267 après J.-C., à côté de laquelle est rédigé un résumé en thamoudéen D. Cette inscription est gravée sur le flanc sud de la nécropole du Qaṣr al-Bint, au-dessus d'une tombe commune (un caisson) accessible par quelques encoches taillées dans le rocher, entre les tombeaux IGN 40 et 42. Ce texte signale la construction d'une tombe, probablement celle qui se trouve en dessous, pour une femme du nom de Raqūš, par son fils Ka'bū. La présence d'un texte, et d'une tombe, au III^e siècle après J.-C., sur le flanc de la nécropole la plus prestigieuse de Hégra, le Qaṣr al-Bint, entre deux tombeaux qui ne sont pas datés, n'est pas sans intérêt. Il y avait suffisamment de place, entre IGN 40 et IGN 42, pour tailler une façade monumentale, et on imagine mal qu'un emplacement aussi privilégié soit resté vide sans une bonne raison. L'explication la plus simple consiste à supposer que la chute de la partie supérieure de la falaise rocheuse a eu lieu à une date assez haute, quand le Qaṣr al-Bint était encore utilisé comme nécropole, peut-être même alors que les tombes voisines étaient en cours de taille ou durant les tentatives initiales de tailler un tombeau à cet endroit. Toujours est-il que la chute du bloc a mis fin à ce projet et l'emplacement a donc été récupéré au III^e siècle par Ka'bū pour y aménager la tombe de sa mère. Simplement, le fait qu'il ait aménagé une tombe à cet endroit montre que cette partie de la nécropole au moins était encore en usage dans la seconde moitié du III^e siècle, ou en tout cas que l'ordre régnait suffisamment pour que les commanditaires de tombeaux n'aient pas peur de voir leurs sépultures systématiquement pillées.

55. Sartre (1982b), p. 34 : « la paléographie, tant grecque que nabatéenne, ne fournit qu'une précision limitée, entre le II^e et le IV^e siècle. Cependant, les noms Ulpus [...] et Ulpianus [...], l'absence surtout d'Aurelii incitent à ne pas descendre au-delà du règne de Caracalla et à s'en tenir, peut-être, au II^e siècle. »

56. Hypothèse déjà émise dans Nehmé, Arnoux, Bessac *et al.* (2006), p. 102-103.

57. Nehmé (2004), p. 670 et Nehmé (2005), p. 171-172 et fig. 20.

LE IV^e SIÈCLE

L'épithaphe d'un tombeau, datée de 356 après J.-C., trouvée à Jedda mais qui proviendrait de Hégra, apporte un éclairage sur la ville au IV^e siècle. Le commanditaire du tombeau porte en effet le titre de *ryš hgr*⁵⁸, c'est-à-dire "chef de Hégra" et dit qu'il a fait construire ce tombeau pour son épouse, qui est la fille de son cousin, lui-même *ryš tym*, c'est-à-dire "chef de Taymā". Il y a donc, en 356, à Hégra, un "chef" de la ville qui a un homologue à Taymā. Ces personnages sont-ils des princes locaux ou des chefs de cités, les équivalents du *primus civitatis* de l'inscription latine, 175 ans plus tard⁵⁹ ?

Dans un contexte de pénurie de sources à partir du III^e siècle, il existe un groupe d'inscriptions qui apporteront peut-être, à terme, des informations sur le rôle des *fœderati* de Byzance dans la région. Il s'agit d'un ensemble de textes provenant tous du nord-ouest de l'Arabie, probablement postérieurs au II^e siècle après J.-C. et écrits dans une variante de l'écriture nabatéenne que l'on peut sans conteste qualifier de transitoire entre le nabatéen classique de Pétra et de Hégra et l'arabe déjà formé des inscriptions de Zebed (512 après J.-C.), du Jabal Says (528 après J.-C.) et de Ḥarrān (568 après J.-C.)⁶⁰. Une séance de travail rassemblant huit chercheurs a été organisée à Paris en janvier 2005 afin de constituer un *corpus* de tous les textes connus, publiés ou inédits, datés de l'intervalle compris entre le début du III^e et la fin du VII^e siècle après J.-C., c'est-à-dire du moment où l'écriture nabatéenne commence à montrer des signes d'évolution jusqu'au règne du calife 'Abdalmalik (685-705), où l'écriture arabe est parfaitement formée. Ces textes semblent appartenir à trois grands ensembles : ceux qui sont en écriture nabatéenne "classique" tout en étant postérieurs à 106 après J.-C., ceux qui font partie de la catégorie émergente appelée, faute de mieux "transitoire"⁶¹, et enfin ceux qui sont en écriture arabe, en commençant par les textes antérieurs à l'Hégire ou du début de l'Hégire. Pour les documents en écriture dite transitoire, il est très difficile de proposer un schéma d'évolution cohérent, non seulement car il n'y a pas de critère simple et immédiat permettant de les attribuer à coup sûr à cette catégorie plutôt qu'à une autre, mais aussi car cette évolution est loin de se faire de manière linéaire. Un texte inédit provenant de Umm Jadhāyidh, daté du début du IV^e siècle, présente encore, par exemple, toutes les caractéristiques du nabatéen classique alors que le texte de Mābiyāt qui doit être publié par M. al-Muraykhi, daté de la fin du III^e siècle (voir ci-dessous), montre des signes d'évolution plus évidents.

58. Dans un article paru en 1995, F. Briquel-Chatonnet se demande si ce *ryš*, qui s'appelle 'Adnōn, ne pourrait pas être tout simplement le chef de la communauté juive locale car il est sans doute juif, d'après le nom de son grand-père Samuel (p. 137). Cela nous semble peu vraisemblable.

59. D'après J. Teixidor ([1986], p. 177-178), le chef de Hégra et le chef de Taymā étaient « des personnages d'importance ».

60. Sur les inscriptions arabes préislamiques, voir Robin (2006), p. 323-341 et Macdonald (2008), p. 470. Sur celle du Jabal Says en particulier, voir Robin, Gorea (2002). Sur la définition des inscriptions en caractères transitoires, voir Macdonald (2008), p. 469.

61. C. Robin suggère de les appeler « tardo-nabatéennes ».

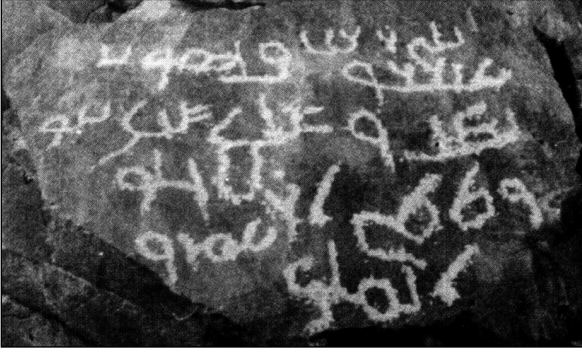


Fig. 3 – ThNUJ 132-133
d'après al-Theeb (2002),
p. 311.

Outre JSNab 17, l'inscription publiée par R. Stiehl en 1970 et JSNab 386, connus depuis longtemps, trois nouveaux textes datés et publiés provenant d'Arabie du Nord-Ouest appartiennent à cette catégorie⁶² :

- le premier provient d'un site qui se trouve à une quinzaine de kilomètres au nord-nord-ouest d'al-Jawf. Il a été publié par J. T. Milik et J. Starcky en 1970⁶³, mais sa lecture a été revue par M. C. A. Macdonald⁶⁴. Il est daté de l'an 170 de l'ère de la province d'Arabie, soit 275/276 après J.-C. ;
- le second a été trouvé en remploi sur le site omeyyade de Mābiyāt, à environ 25 km au sud d'al-'Ulā, et doit être prochainement publié par M. al-Muraykhi. Il est daté du mois de mai 175, c'est-à-dire 280 après J.-C. ;
- le troisième, provenant de Umm Jadhāyidh, ThNUJ 132-133, est daté de 455/456 après J.-C. Il en est plus amplement question ci-dessous.

Il faut y ajouter trois inédits dont deux proviennent de Umm Jadhāyidh⁶⁵ et un de la région de Sakāka⁶⁶.

ThNUJ 132-133 est un texte particulièrement intéressant. Grâce à l'excellente photographie qui en a été publiée par S. al-Theeb (fig. 3), il a été possible d'en revoir la lecture au cours d'une réunion de travail qui a rassemblé à Paris, fin 2004, Kh. al-Muaikil, M. C. A. Macdonald et L. Nehmé. La lecture de S. al-Theeb était erronée car il a coupé le texte en deux et a considéré les lettres d'un point de vue strictement nabatéen⁶⁷. ThNUJ 132-133 fait partie des textes écrits en caractères transitoires parmi les plus clairs et la lecture que nous proposons ci-dessous peut être tenue pour certaine malgré la maladresse qui a conduit l'auteur à aller à la ligne plus souvent qu'il n'aurait dû :

¹ *bly dkyr phmw br*

² *'bydw*

³ *bṭb w šlm šnt 2 x 100*

62. Noter que le texte publié dans (al-)Muraykhi et (al-)Ghabban (2001) ne semble pas devoir être considéré comme un texte daté. En effet, la lecture par les auteurs de la ligne 2 du texte, *byrh 'lwl*, suivi de 5 [unités] + 3 x 100 [= 305 de l'ère de Boşra], n'est pas possible. Le dernier mot est probablement à lire *'byh*, précédé d'un nom propre.

63. Dans Winnett, Reed (1970), p. 145-146 et copie p. 230, pl. 26.

64. Macdonald (à paraître).

65. Il s'agit des inscriptions UJadh 297 et UJadh 309, qui seront prochainement publiées dans le *corpus* des inscriptions nabatéennes du Darb al-Bakra.

66. Une photographie de ce texte a été prise par Kh. al-Muaikil et nous a été transmise par S. al-Theeb.

67. N° 132 (les / transcrivent des retours à la ligne) : *bly dkyr / 'bydw / bṭb w šlm / w 'y 'br 'mrw 'lmlk* et 133 : *phmw br / šny bnw / glw*.

⁴ 100 20 20 10 ḏhlw

⁵ ḥmrw

⁶ ḥmlk

« Ô, que soit commémoré Pahlmū fils de
ḥUbaydū

en bien et qu'il soit sain et sauf, l'an 2 x 100
+ 100 + 20 + 20 + 10 [où] ils ont introduit

ḥAmrū

le roi ».

Nous ne ferons pas ici de commentaire détaillé sur la forme des lettres et leurs caractéristiques par rapport aux lettres équivalentes des alphabets nabatéen et arabe. Hormis le *š* initial et le *m* final de *šlm*, toutes les lettres sont parfaitement en contexte dans un texte écrit en caractères transitoires. L'aspect "archaïque" de *šlm* peut s'expliquer par le fait que le mot est tellement fréquent dans l'épigraphie nabatéenne depuis le 1^{er} siècle qu'il finit par être traité comme un monogramme dont les différentes lettres n'évoluent pas séparément. On peut relever la présence, à deux reprises, d'un point diacritique au-dessus du *d*. Ce point n'est pas utilisé systématiquement puisqu'il ne semble pas être présent au-dessus du *d* de *ḥydw*. La langue utilisée est partiellement de l'arabe puisqu'on y relève l'article *al-* dans *ḥmlk* et le verbe *dhl*, arabe *daḥala*, "entrer, introduire", qui n'est pas attesté en araméen et qui est utilisé dans une forme factitive avec préformante ḥ. À côté de ces arabismes, on retrouve les formes habituelles et probablement stéréotypées de *dkyr*, *šlm* et *bṯb*.

L'ordre des lignes suppose, nous l'avons dit, une certaine maladresse de la part de l'auteur. En effet, après avoir écrit *ḥydw*, au début de la ligne 2, il s'est aperçu qu'il ne pouvait pas continuer son texte sur la même ligne parce qu'il aurait trouvé *phmw* sur son chemin. Il a donc été à la ligne et a écrit tout à fait normalement la ligne 3. À la ligne 4, il s'est de nouveau aperçu, après avoir gravé les lettres ḥd de *ḥhlw*, qu'il ne lui resterait pas assez de place pour terminer la gravure de son texte s'il ne tirait pas partie de l'espace encore libre sur la pierre. Il a donc volontairement remonté les lettres *hlw* en les gravant au-delà du *m* final de *šlm*. Il ne lui restait plus alors qu'à tracer *ḥmrw* et *ḥmlk* qu'il a préféré écrire en lettres aussi grandes que les autres sur deux lignes plutôt qu'en lettres plus petites sur une seule ligne.

La date peut être lue de deux manières :

– 2 x 100 + 100 + 20 + 20 + 10⁶⁸, soit 350 de l'ère de Boşra, 455/456 après J.-C. ;

– 2 x 100 et 20 + 20 + 10, selon une suggestion que nous a faite C. Robin. Dans cette proposition de lecture, le premier signe de la ligne 4 ne serait pas le chiffre 100 mais la conjonction de coordination "et". Cette lecture nous semble devoir être écartée pour deux raisons. La première est qu'il n'est pas d'usage, dans une date, de mélanger des chiffres et des lettres. La seconde est que si les auteurs avaient voulu écrire le chiffre 250, ils auraient écrit 2 x 100 + 20 + 20 + 10, sans avoir besoin d'écrire "et" entre 2 x 100 et 20 + 20 + 10 car la règle du cumul des chiffres aurait suffi pour noter 250.

Ce texte est extrêmement intéressant car il est daté du milieu du 5^e siècle, une période pour laquelle nous disposons de très peu de documents concernant l'Arabie du Nord-Ouest. Il l'est d'autant plus qu'il mentionne probablement l'intronisation d'un personnage appelé ḥAmr qui porte le titre de roi. Le fait même qu'il porte ce titre per-

68. On peut avoir une hésitation sur la lecture du dernier chiffre, 5 ou 10, mais 10 nous semble préférable car il est plus proche des formes que l'on trouve habituellement dans les inscriptions nabatéennes.

met de supposer que le sujet du verbe *ḏhlw* renvoie à ses sujets et non au pouvoir byzantin⁶⁹. Il n'y a pas trente-six candidats possibles à cette époque et à cet endroit pour un roi dénommé 'Amr et il pourrait s'agir de l'un des rois ṣālīhides, ces derniers étant la tribu arabe dominante dans la province d'Arabie au v^e siècle. C. Robin fait cependant remarquer que l'histoire de la tribu de Ṣālīh se présente de manières diverses dans les sources arabes et que celle que retient I. Shahīd ne s'accorde pas avec celle que propose Ibn Qutayba⁷⁰. D'après ce dernier, il n'y aurait eu que trois "rois" ṣālīhides dont le dernier s'appellerait 'Amrū et aurait régné quelques décennies après le 'Amr de l'inscription (à moins de lui supposer une grande longévité) puisque la tribu est chassée du pouvoir à la fin du v^e siècle. On peut noter qu'il existe également, dans l'arbre généalogique proposé par I. Shahīd, un 'Amr, troisième du nom, qui aurait régné deux générations après le fondateur de la dynastie, aux alentours de 400, ce qui fonctionnerait assez bien avec un 'Amr mentionné dans un texte de 455/456 après J.-C.

Si notre interprétation est exacte, cette inscription signalerait donc la présence, au v^e siècle, d'un roi Ṣālīhīde dans cette région⁷¹. Il est qualifié de "roi" par l'un de ses sujets, ce qui correspond, dans les sources non arabes de la même époque, au titre de phylarque. Si Byzance exerce une souveraineté sur cette région, elle l'exerce donc de manière indirecte, comme elle le fera encore cent ans plus tard. L'histoire des «Arabes des Romains, des Perses et de Ḥimyar», pour reprendre le titre d'un article de C. Robin, est une histoire en cours d'écriture à laquelle nous ne pouvons apporter que de trop rares informations. Les fouilles archéologiques de Madā'in Ṣālīh, dont la première campagne a été menée en 2008, ont mis en évidence, en deux points de la ville, une occupation ininterrompue entre le I^{er} siècle avant J.-C. et le vi^e siècle après J.-C., et notamment une phase d'occupation datant de l'intervalle compris entre le iv^e et le vi^e siècle. Aucun ensemble architectural appartenant à cette phase n'a été dégagé entièrement pour le moment mais des formes complètes de céramique ont été retrouvées en place⁷². Cette occupation a pris fin de manière rapide (des montants de porte et autres blocs de pierre se sont effondrés sur les sols) mais pas nécessairement violente. Par ailleurs, les inscriptions nabatéennes et transitoires découvertes le long de la piste caravanière qui, d'après A. al-Ghabban, passe à l'ouest du Darb al-Ḥajj entre Hégra et la frontière saoudo-jordanienne, au nombre de 760, contiennent un grand nombre de noms propres qui ne semblent pas appartenir exclusivement au *corpus* onomastique nabatéen habituel, ainsi que quelques mentions de provenance qu'il conviendra d'examiner en détail (dont une exprimée par un personnage qui dit venir de Yathrib, ThNUJ 16). C'est par le dépouillement systématique de toutes les sources, auquel s'attache depuis quelques années C. Robin, et par des découvertes de terrain, auxquelles nous espérons apporter une modeste contribution, que la période des siècles qui précèdent l'avènement de l'islam dans la région pourra être envisagée du point de vue des populations qui y vivaient, de leur économie, des alliances politiques qu'elles ont nouées entre elles ou avec les grandes puissances du moment et enfin des religions qu'elles y pratiquaient avant l'arrivée du monothéisme.

69. C. Robin (à paraître), dans le paragraphe consacrée à la portée du titre de «roi» fait très justement remarquer que les suzerains byzantins et ḥimyarites des phylarques arabes régnaient à les qualifier de «rois».

70. Robin (à paraître); Shahīd (1989), principalement p. 233-236, 242-271 (voir notamment p. 252, n. 97 sur les Ṣālīhīdes chez Ibn Qutayba), 282-289, 301-306, 507-509 et tableau généalogique p. 552; Ibn Qutayba, *Mulūk al-shām*, p. 640.

71. En 1989, I. Shahīd (p. 248) pouvait dire «For the Ṣālīhīds of the fifth century, the inscriptions [pour savoir où se trouvaient les *foederati*] remain to be discovered».

72. Rappports sur les zones de fouille 1 (G. Charloux) et 2 (J. Rohmer) ainsi que sur la céramique de C. Durand et Y. Gerber.

SIGLES

- CIS ii *Corpus Inscriptionum Semiticarum. Pars II. Inscriptiones Aramaicas continens.* Paris, 1889-
- JSNab Inscriptions nabatéennes publiées dans Jaussen, Savignac (1909-1914).
- RÉS Répertoire d'épigraphie sémitique, Paris, 1900-1968.
- ThNUJ Inscriptions nabatéennes publiées dans (al-)Theeb (2002).
- UJadh Inscriptions du site d'Umm Jadhāyidh, photographiées en 2004 lors de l'exploration du Darb al-Bakra.

SOURCES

Étienne de Byzance

Étienne de Byzance, *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt*, éd. A. Meineke, Berlin, 1849.

Ibn Qutayba

Ibn Qutayba (Abū Muḥammad 'Abdallāh bin Muslim), *Al-Ma'ārif*, éd. Th. 'Ukāsha, Le Caire, 1960.

Périple de la mer Érythrée

Anonyme, *The Periplus Maris Erythraei, Text with introduction, translation, and commentary*, éd. L. Casson, Princeton, 1989.

BIBLIOGRAPHIE

Beaucamp (J.), Robin (C. J.)

- 1981 «Le christianisme dans la péninsule Arabique d'après l'épigraphie et l'archéologie», dans *Travaux et Mémoires*, 8, *Mélanges à M. Paul Lemerle*, Paris, 1981, p. 45-61.

Bowersock (G. W.)

- 1971 «A Report on Arabia Provincia», dans *Journal of Roman Studies*, 61, Londres, 1971, p. 219-242, pl. 14-15.
- 1983 *Roman Arabia*, Cambridge (MA)-Londres, 1983.

Bowsher (J. M. C.)

- 1986 «The Frontier Post of Medain Saleh», dans P. Freedman et D. Kennedy (éds), *The Defence of the Roman and Byzantine East* (BAR International Series, 297), Oxford, 1986, p. 23-29.

Briquel-Chatonnet (F.)

- 1995 «La pénétration de la culture du Croissant fertile en Arabie : à propos des inscriptions nabatéennes», dans H. Lozachmeur (éd.), *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire. Actes de la Table ronde internationale (Paris, 13 novembre 1993)*, Paris, 1995, p. 133-141.

Dentzer (J.-M.), Kermorvant (A.), Nehmé (L.), Tholbecq (L.), Abu al-Hassan (H.)

- 2002 «Report on the 2002, Second Season of the Saudi-French Archaeological Project at Meda'in Saleh», dans *Atlat*, 18, Riyad, 2002, p. 61-80, p. 153-159 [arabe], pls 9.1-9.23.

Doughty (C.)

- 1884 *Documents épigraphiques recueillis dans le nord de l'Arabie*, publiés par E. Renan, Paris, 1884.
 2002 *Voyage dans l'Arabie déserte*, traduit par J.-C. Reverdy, Paris, 2002.

Dussaud (R.), Macler (F.)

- 1903 *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, Paris, 1903.

Eadie (J. W.)

- 1985 «Artifacts of Annexation: Trajan's Grand Strategy and Arabia», dans J. W. Eadie, J. Ober (éds), *The Craft of the Ancient Historian, Essays in Honor of Chester G. Starr*, Lanham-New York-London, 1985, p. 407-423.

Gatier (P.-L.), Salles (J.-F.)

- 1988 «Aux frontières méridionales du domaine nabatéen. Avec un appendice [p. 186-187]: L'emplacement de Leuké Komé», dans J.-F. Salles (éd.), *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages* (Travaux de la Maison de l'Orient, 16), Lyon, 1988, p. 173-187.

(al-)Ghabban (A. I. H.)

- 1993 «Akrā kūmī – mīnā' al-Ḥijr (qīṣṣat 'iktišāf mīnā' akrā)», dans *Kinda*, 1, 1993, p. 21-25.

Graf (D. F.)

- 1978 «The Saracens and the Defense of the Arabian Frontier», dans *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 229, Ann Harbor (Mich.), 1978, p. 1-26.
 1988a «Qurā 'Arabiyya and Provincia Arabia. Avec une annexe [p. 192-203, planches p. 207-211]: Nabataean, Greek and Latin Graffiti from Qubur al-Jundi and Maq'ad al-Jundi», dans P.-L. Gatier, B. Helly, J.-P. Rey-Coquais (éds.), *Géographie historique du Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines, byzantines)*, Actes de la Table Ronde de Valbonne, 16-18 septembre 1985 (Notes et monographies techniques, 23), Paris, 1988, p. 171-211.
 1988b «Rome and the Saracens: Reassessing the Nomadic Menace», dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Actes du Colloque de Strasbourg 24-27 juin 1987* (Travaux du Centre de recherches sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, 10), Leyde, 1988, p. 341-400.
 2002 «Nomads and the Arabian frontier: the epigraphic perspective», dans P. Freeman, J. Bennett, Z. T. Fiema, B. Hoffmann (éds), *Limes XVIII, Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier Studies*, vol. I (BAR International Series, 1084), Oxford, 2002, p. 153-160. [non consulté]

Hackl (U.), Jenni (H.), Schneider (C.)

- 2003 *Quellen zur Geschichte der Nabatäer, Textsammlung mit Übersetzung und Kommentar. Mit Beiträgen von Daniel Keller* (Novum Testamentum et Orbis Antiquus, 51), Göttingen, 2003.

Isaac (B.)

- 1992 *The Limits of Empire. The Roman Army in the East*, Oxford, 2003.

Jaussen (A.), Savignac (R.)

1909-1914 *Mission archéologique en Arabie. I. De Jérusalem au Hedjaz, Médain-Saleh. II. El-'Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk*, 2 volumes, Paris, 1909-1914.

Lewin (A.)

1994 «The Organization of a Roman Territory: the Southern Section of Provincia Arabia», dans E. Dabrowa (éd.), *The Roman and Byzantine Army in the East, Proceedings of a colloquium held at the Jagiellonian University, Kraków, in September 1992*, Cracovie, 1994, p. 110-118.

2007a «Da Madāin Šaliḥ alle isole Farasān, ovvero Roma nell'Ḥijāz e nel mar Rosso. Appunti di storia politico-economica», dans P. Desideri, M. Moggi, M. Pani (éds), *ANTIDORON. Studi in onore di Barbara Scardigli Forster*, Pise, 2007, p. 247-266.

2007b «'Amr Ibn 'Adī, Mavia, the Phylarchs and the Late Roman Army: Peace and War in the Near East», dans A. S. Lewin et P. Pellegrini (éds), *Proceedings of a colloquium held at Potenza, Acerenza and Matera, Italy (May 2005)* (BAR International Series, 1717), Oxford, 2007, p. 243-262.

Macdonald (M. C. A.)

1995 «Quelques réflexions sur les Saracènes, l'inscription de Rawwāfa et l'armée romaine», dans H. Lozachmeur (éd.), *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire, Actes de la Table ronde internationale (Paris, 13 novembre 1993)*, Paris, 1995, p. 93-101.

2008 «Old Arabic (Epigraphic)», dans K. Versteeg (éd.), *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*, vol. 3, Leyde, 2008, p. 464-477.

à paraître «ARNA Nab 17 and the transition from the Nabataean to the Arabic script», dans W. Arnold, M. Jursa, W. W. Müller, S. Prochazka (éds), *Semitica In Memoriam Alexandri*, Wiesbaden, à paraître.

Milik (J. T.)

1958 «Nouvelles inscriptions nabatéennes», dans *Syria*, 35, Beyrouth, 1958, p. 227-251, pl. 18-21.

2003 «Une bilingue araméo-grecque de 105/104 avant J.-C.», dans J. Dentzer-Feydy, J.-M. Dentzer, P.-M. Blanc (éds), *Hauran II. Les installations de Sī' 8. Du sanctuaire à l'établissement viticole* (Bibliothèque archéologique et historique, 164), Beyrouth, 2003.

(al-)Muraykhi (M.)

à paraître «Ṭarāḥ jadīd ḥawla manša' al-ḥarf al-'arabī wa mawṭinihi al-'aṣlī fī ḍaw'i muktašafāt 'atariyya jadīda», dans *Dirasat*, 'an Mābiyāt, à paraître.

(al-)Muraykhi (M.), (al-)Ghabban (A.)

2001 «Naqš wā'il bin al-jazāz al-tiḍkārī al-mu'arriḥ bi-'ām 410 m», dans *Silsilat mudāwalāt al-liqā' al-'ilmī al-sanawī liġam 'iyyah*, 3, 2001, p. 127-153.

Musil (A.)

1926 *The Northern Ḥeḡāz. A Topographical Itinerary* (Oriental Explorations and Studies, 1), New York, 1926.

Nehmé (L.)

2004 «Explorations récentes et nouvelles pistes de recherche dans l'ancienne Hégra des Nabatéens, moderne al-Ḥijrā/Madā'in Šaliḥ, Arabie du Nord-

- Ouest», dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, 2004, Paris, 2004, p. 631-682.
- 2005 «Towards an understanding of the urban space of Madā'in Šāliḥ, ancient Ḥegrā, through epigraphic evidence», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 35, Londres, 2005, p. 155-175.
- à paraître a «Le dieu Obodas chez les Nabatéens : hypothèses anciennes et découvertes récentes», dans I. Sachet (éd.), *Dieux et déesses d'Arabie : images et représentations, Actes du colloque de Paris, 1^{er} et 2 octobre 2007*, Paris, à paraître.
- à paraître b «Les inscriptions nabatéennes du Ḥawrān», dans *Actes du colloque Cultures du Hauran : déterminismes géographiques et communautés humaines. Bilan de dix ans de recherches de terrain et perspectives nouvelles, Damas, 8-11 octobre 2007*, à paraître.
- Nehmé (L.), Arnoux (T.), Bessac (J.-C.), Braun (J.-P.), Dentzer (J.-M.), Kermorvant (A.), Sachet (I.), Tholbecq (L.), avec une contribution de J.-B. Rigot
- 2006 «Mission archéologique de Madā'in Šāliḥ (Arabie Saoudite) : Recherches menées de 2001 à 2003 dans l'ancienne Ḥijrā des Nabatéens», dans *Arabian Archaeology and Epigraphy*, 17, Munksgaard, 2006, p. 41-124.
- Parker (S. T.)
- 1986 *Romans and Saracens: A History of the Arabian Frontier* (American Schools of Oriental Research. Dissertation Series, 6), Philadelphie, 1986.
- 1989 «The Fourth Century Garrison of Arabia: Strategic Implications for the South-Eastern Frontier», dans D. H. French, C. S. Lightfoot (éds), *The Eastern Frontier of the Roman Empire, 2, Proceedings of a colloquium held at Ankara in September 1988*, (BAR International Series, 553), Oxford, 1989, p. 355-372.
- 2000 «The Defense of Palestine and Transjordan from Diocletian to Heraclius», dans L. E. Stager, J. A. Greene, M. D. Coogan (éds), *The Archaeology of Jordan and Beyond. Essays in Honor of James A. Sauer* (Studies in the Archaeology and History of the Levant, 1), Winona Lake (IN), 2000, p. 367-388.
- Robin (C. J.)
- 1991 «L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la mer Érythrée* (nouvelles données)», dans *Journal Asiatique*, 279, Paris, 1991, p. 1-30.
- 1997 «The Date of the *Periplus of the Erythraean Sea* in the Light of South Arabian Evidence», dans F. De Romanis, A. Tchernia (éds), *Crossings. Early Mediterranean Contacts with India*, Manohar, 1997, p. 41-65.
- 2006 «La réforme de l'écriture arabe à l'époque du califat médienois», dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 59, Beyrouth, 2006, p. 319-364.
- à paraître «Quelques réflexions sur les Arabes des Romains, des Perses et de Ḥimyar (III^e-VI^e s. è. chr.)», dans *Semitica et classica*, 1, Paris, à paraître.
- Robin (C. J.), Gorea (M.)
- 2002 «Un réexamen de l'inscription arabe préislamique du ḡabal Usays (528-529 è. chr.)», dans *Arabica*, 49, Leyde, 2002, p. 503-510.
- Sartre (M.)
- 1982a «La frontière méridionale de l'Arabie romaine», dans *La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet, Actes du Colloque de*

- Strasbourg, 14-16 juin 1979 (Travaux du Centre de Recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques, 6), Strasbourg, 1982.
- 1982b *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine* (Latomus, 178), Bruxelles, 1982.
- 2001 *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique: IV^e siècle av. J.-C.–III^e siècle ap. J.-C.*, Paris, 2001.
- Savignac (R.)
- 1933 «Le sanctuaire d'Allat à Iram (1)», dans *Revue Biblique*, 42, Paris, 1933, p. 405-422, pl. 24.
- Savignac (R.), Starcky (J.)
- 1957 «Une inscription nabatéenne provenant du Djôf», dans *Revue Biblique*, 64, Paris, 1957, p. 196-217, pl. 5.
- Seyrig (H.)
- 1941 «Postes romains sur la route de Médine», dans *Syria*, 22, Beyrouth, 1941, p. 218-223.
- Shahîd (I.)
- 1989 *Byzantium and the Arabs in the Fifth Century*, Washington (DC), 1989.
- Speidel (M. P.)
- 1977 «The Roman Army in Arabia», dans H. Temporini, W. Haase (éds), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II.8: Principat*, Berlin, 1977, p. 687-730.
- Starcky (J.)
- 1985 «Les inscriptions nabatéennes et l'histoire de la Syrie méridionale et du Nord de la Jordanie», dans J.-M. Dentzer (éd.), *Hauran I*, vol. 1 (Bibliothèque archéologique et historique, 124), Paris, 1985, p. 167-181.
- Stiehl (R.)
- 1970 «A New Nabatean Inscription», dans R. Stiehl, H. E. Stier (éds), *Beiträge zur alten Geschichte und deren Nachleben II, Festschrift für Franz Altheim zum 6.10.1968*, Berlin, 1970, p. 87-90.
- (al-)Talhi (D.), (al-)Daire (M.)
- 2005 «Roman Presence in the Desert: A New Inscription from Hegra», dans *Chiron*, 35, Munich, 2005, p. 205-217.
- Teixidor (J.)
- 1986 *Bulletin d'épigraphie sémitique (1964-1980)* (Bibliothèque archéologique et historique, 127), Paris, 1986.
- (al-)Theeb (S.)
- 2002 *Nuqūš jabal umm jadāyid al-nabaṭiyya*, al-Riyāḍ, 2002.
- 2005 *Nuqūš nabaṭiyya fī al-jawf, al-'ulā, taymā', al-mamlaka al-'arabiyya al-su'ūdiyya*, al-Riyāḍ, 2005.
- Villeneuve (F.)
- 2004 «Une inscription latine sur l'archipel de Farasan, Arabie Séoudite, sud de la mer Rouge», dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 2004, p. 419-429.

Wenning (R.)

1993a «Das Ende des nabatäischen Königreichs», dans A. Invernizzi, J.-F. Salles (éds), *Arabia Antiqua. Hellenistic Centres Around Arabia* (Serie Orientale Roma, 70.2), Rome, 1993, p. 81-103.

1993b «Eine neuerstellte Liste der nabatäischen Dynastie», dans *BOREAS*, 16, Münster, 1993, p. 25-38.

Winnett (F. V.), Reed (W. L.)

1970 *Ancient Records from North Arabia*, Toronto, 1970.

Yadin (Y.)

1963 [1964] «The Nabataean Kingdom, Provincia Arabia, Petra and En-Geddi in the Documents from Naḥal Ḥever», dans *Jaarbericht van het voor-aziatisch-egyptisch genootschap 'Ex Oriente Lux'*, 17, Leyde, 1963, p. 227-241.

Yardeni (A.)

2000 *Textbook of Aramaic, Hebrew and Nabataean Documentary Texts from the Judaean Desert and Related Material. A. The Documents. B. Translation, Palaeography, Concordance*, 2 volumes, Jérusalem, 2000.